

Newsletter n° 23 (2020) : Goliath n'est pas invincible.



Comando Creativo. *History is watching us*, Bellas Artes, Caracas, 2011.

Chers amis, Chères amies,

Salutations du bureau du **Tricontinental: Institute for Social Research**.

L'année dernière, je me suis **baladé** avec Mariela Machado à travers le complexe d'habitations où elle habite, Kaikachi, dans le quartier de La Vega (Caracas, Venezuela). Après l'investiture d'Hugo Chávez à la présidence en 1999, un groupe d'habitants ouvriers de la ville ont remarqué un terrain vide et l'ont occupé.

Mariela et d'autres personnes sont allées voir le gouvernement et ont dit : « Nous avons construit cette ville. Nous pouvons construire nos propres maisons. Tout ce que nous voulons, ce sont des machines et des matériaux ». Le gouvernement les a soutenus et ils ont construit un charmant complexe de plusieurs étages qui abrite 92 familles.

De l'autre côté de la rue se trouve un immeuble d'appartements de classe moyenne. Parfois, m'a dit Mariela, les gens de cet immeuble jettent des ordures dans Kaikachi. "Ils veulent nous expulser », m'a-t-elle confié. Si les gouvernements bolivariens tombent, souligne-t-elle, un gouvernement de l'oligarchie prendra le parti de ces résidents et expulsera les familles – principalement des Afro-Vénézuéliens – qui ont construit l'immeuble et le remettra à un propriétaire. Telle est, dit-elle, la nature de sa lutte, une lutte de classe pour défendre les précieux acquis des pauvres contre l'oligarchie.



Marisol (1975), *Culture Head*.

Partout où vous irez, chez la classe ouvrière vénézuélienne ou la classe urbaine pauvre, vous serez accueillis par une identité volubile : “Chavista”. Ce mot est utilisé par des femmes et des hommes qui sont certes fidèles à Chávez, mais aussi à la révolution bolivarienne, que son élection a inaugurée. Les révolutions sont difficiles ; elles doivent effacer des centaines d’années d’inégalité ; elles doivent éroder les habitudes culturelles et construire les bases matérielles d’une nouvelle société. Les révolutions, **écrivait** Lénine, sont « une lutte de classe longue, difficile et obstinée qui, après le renversement du pouvoir capitaliste, après la destruction de l’État bourgeois... ne disparaît pas... mais change simplement de forme et, à bien des égards, devient plus féroce ». Les échines courbées doivent se redresser et les aspirations au-delà des besoins les plus élémentaires doivent être satisfaites. Tel était le programme mis sur la table par Chávez. Au départ, les revenus du pétrole ont fourni les ressources nécessaires à la réalisation de ces rêves – tant au Venezuela que dans les pays du **Sud** – mais ensuite, les prix du pétrole se sont **effondrés** en 2015, ce qui a eu un impact sur la capacité de l’État vénézuélien à approfondir le changement révolutionnaire. Mais le processus révolutionnaire n’a pas faibli.

À partir de 1999, les principales compagnies pétrolières et minières ont fait de leur mieux pour dé-légitimer le processus révolutionnaire au Venezuela. Elles l’ont fait non seulement pour accéder aux ressources du Venezuela, mais aussi pour s’assurer que l’exemple vénézuélien de socialisme des ressources n’inspire pas d’autres pays. En 2007, par exemple, Peter Munk, le directeur de la société canadienne **Barrick Gold**, a écrit une lettre incendiaire au Financial Times intitulée « Arrêtez la démagogie Chávez avant qu’il ne soit trop tard ». Munk comparait Chávez à Hitler et Pol Pot, en disant que de tels « démagogues autocratiques » ne devraient pas être autorisés. Ce qui dérangeait Munk – et les dirigeants de sociétés minières comme lui – c’est que Chávez était en train de réaliser une « transformation progressive du Venezuela ». Quelle était la nature de cette transformation progressive ? Chávez et la révolution bolivarienne ont retiré des ressources à des sociétés comme Barrick Gold et ont détourné leurs richesses au profit non seulement du peuple vénézuélien, mais aussi des peuples d’Amérique latine et d’ailleurs. Ce socialisme des ressources devait être détruit.



Comando Creativo. *Tenemos patria [Temos Pátria]*. Macuro, Sucre. 2014

En 2002, les États-Unis – avec des fonds fournis par le National Endowment for Democracy et USAID – ont tenté un coup d’État contre Chávez. Ce coup d’État a définitivement échoué, mais il n’a pas mis fin aux manigances. En 2004, l’ambassadeur américain William Brownfield a publié un plan de l’Ambassade, en cinq points : « la stratégie », écrit-il, « consiste à 1) renforcer les institutions démocratiques [c’est-à-dire oligarchiques] ; 2) pénétrer [c’est-à-dire désorienter et acheter] la base politique de Chávez ; 3) diviser le chavisme ; 4) protéger les entreprises américaines vitales, et 5) isoler Chávez au niveau international ».

Ce sont les éléments de la **guerre hybride** contre le Venezuela, une guerre dont les tactiques vont des sanctions à l’étranglement de l’économie en passant par la diffusion de fausses informations et l’isolement du processus révolutionnaire. Le gouvernement des États-Unis et ses alliés (dont le Canada et un certain nombre de gouvernements en Amérique latine) ont tout mis en œuvre pour renverser non seulement le président Chávez et le président Nicolás Maduro, mais aussi la révolution bolivarienne dans son intégralité. Si les États-Unis et leurs alliés devaient gagner une telle guerre, il ne fait aucun doute qu’ils raserait le complexe de logements de Kaikachi, où vit Mariela Machado, dirigeante locale.



The worst pandemic the world has ever faced is imperialism, its wars and occupations and its genocides. Its leaders get away with murder. So the latest attempt by the current warlord in the White House to change the regime in Venezuela and its failure is not a surprise, regardless of the raging COVID virus.

On this the Venezuelan government has protected its people unlike the U.S. government.

–TARIQ ALI

tricontinental

CORONASH#CK

Lorsque j'ai rencontré Mariela en 2019, les États-Unis tentaient de mettre Juan Guaidó – un politicien insignifiant au Venezuela jusqu'alors – à la présidence. Ce sont des gens comme Mariela qui sont, chaque jour, descendus dans la rue pour résister à la tentative de coup d'État et à la guerre hybride orchestrée par Washington, DC, par les sociétés transnationales et par l'ancienne oligarchie du Venezuela. Les Chavistas comme Mariela ont très bien compris les **commentaires** de Chávez en 2005 : « Goliath n'est pas invincible. Ce qui le rend plus dangereux, car lorsqu'il commence à prendre conscience de ses faiblesses, il recourt à la brutalité. L'attaque du Venezuela, par la brutalité, est un signe de faiblesse, de faiblesse idéologique ». Les propos de Chávez reflètent alors ce que Franz Fanon a écrit dans *Un colonialisme mourant* (1959) : « Ce dont nous sommes réellement témoins, c'est de la lente mais sûre agonie de la mentalité des colons », et de la « mutation radicale » que le processus révolutionnaire développe au sein de la classe ouvrière. Le chavisme est le nom de l'énergie révolutionnaire, de la mutation radicale de la personnalité du Vénézuélien qui ne veut plus plier devant l'oligarchie ou de Washington, DC, mais digne dans la lutte, ne veut pas accepter une vie de soumission.



Pendant la période de la pandémie mondiale, un monde sensible se serait uni pour condamner l'étouffement d'endroits comme le Venezuela et l'Iran, qui font face à une guerre hybride depuis Washington, DC qui a diminué leur capacité à combattre le virus. Mais, au lieu de mettre fin ou même de suspendre la guerre hybride, le gouvernement des États-Unis – et ses alliés canadiens, européens et latino-américains – ont intensifié leur attaque contre le Venezuela. Cette attaque est passée de l'interdiction pour le Venezuela d'utiliser le fonds COVID-19 du Fonds Monétaire International (FMI) à l'accusation – sans preuve – des principaux dirigeants vénézuéliens de trafic de stupéfiants, puis à la tentative d'invasion du pays.

Tricontinental : L'Institut de recherche sociale a travaillé en étroite collaboration avec Ana Maldonado du Frente Francisco de Miranda (Venezuela), Paola Estrada de l'Assemblée internationale des peuples et Zoe PC de *Peoples Dispatch* pour élaborer l'étude *CoronaShock no. 2 : CoronaShock and the Hybrid War Against Venezuela* (juin 2020). Le texte traite de la guerre hybride contre le Venezuela en 2020 et montre comment – malgré les demandes des Nations unies – les États-Unis ont persisté, et même renforcé, leur politique de sanctions et leurs attaques militaires. Nous vous invitons à lire cette brochure, à en discuter avec vos amis et camarades et à la diffuser largement.

CORONASH#CK

tricontinental

Hoy, respondemos a la pandemia no tan sólo como una amenaza de salud pública. Porque el imperialismo la ha incorporado al arsenal de la guerra híbrida en contra de nuestro pueblo.

He ahí nuestra tarea estratégica como gobierno revolucionario y poder popular: defender la salud de nuestro pueblo, preservar los logros materiales y espirituales de la Revolución y avanzar en la construcción de nuestro socialismo.

– ERIKA FARÍAS,
Integrante del Partido Socialista Unido de Venezuela,
Alcaldesa de Caracas

Des mots tels que « démocratie » et « droits de l’homme » ont été vidés de leur sens par la guerre hybride. Les États-Unis accusent le Venezuela de « violations des droits de l’homme » tout en menant une politique de sanctions qui équivaut à un crime contre l’humanité ; les États-Unis choisissent – sorti de nulle part – un homme qu’ils considèrent comme le président du Venezuela au nom de la « démocratie » sans se soucier des processus démocratiques à l’intérieur du pays.

Des années avant que Chávez ne remporte son élection, le poète vénézuélien Miyó Vestrini **a écrit** sur cette manipulation du langage :

Je me demande si les droits de l’homme ne sont en fait qu’une idéologie.

Fernando, le seul barman alcoolique qui n’ait pas pris sa retraite, parle en rimes :

la nuit est sombre

et je n’ai pas mon coeur.

Si je comprends bien, il est l’un des rares à penser que les droits de l’homme sont éthiques.

Ce qui est certain c’est qu’à Washington, DC, ils considèrent les « droits de l’homme » comme un instrument de guerre.



United States imperialism has begun its downfall. It no longer represents anything for humankind – just more exploitation and more problems for the people. This is why its wrath is increasing as it attempts to guarantee control over the American continent in order to exploit our natural resources, our economy, and our ideas.

But we will resist, and we will win. All empires of the world will fall; this one has already begun its descent.

– JOÃO PEDRO STÉDILE,
National Coordination of the
Landless Workers
Movement (MST)

tricontinental

CORONASH#CK

Pendant ce temps, cinq pétroliers iraniens ont violé ce qui est en fait un embargo américain sur le commerce vénézuélien pour faire entrer de l'essence dans le pays. Le premier pétrolier, le Fortune, est entré en service le 24 mai et le cinquième, le Carnation, est entré au port le 1er juin. L'année dernière, un navire iranien, le Grace 1, a été détourné à Gibraltar, mais cette fois, les États-Unis n'ont pas pu provoquer d'incident. Le fait que la Chine et la Russie soutiennent le Venezuela en lui fournissant des ressources pour l'aider dans sa lutte contre COVID-19, et le fait que la Chine ait clairement indiqué qu'elle ne permettrait pas un changement de régime à Caracas, sont des éléments positifs. Mais ce n'est pas un bouclier suffisant ; rien, à notre époque, ne semble empêcher Washington de mener une guerre.



Luis Cario, *Now we are breathing*, 2020.

Les rues des États-Unis sont à nouveau à feu et à sang à cause du meurtre de George Floyd, un Noir non armé, par un policier blanc et ses complices à Minneapolis. Malcolm X a dit un jour : « Ce n'est pas une puce sur mon épaule. C'est ton pied sur mon cou ». Une semaine avant l'assassinat de George Floyd, João Pedro Mattos Pinto (14 ans) a été tué par la police à Rio de Janeiro (Brésil) alors qu'il jouait dans la cour de sa maison ; quelques jours après son assassinat, les forces d'occupation israéliennes ont assassiné Iyad el-Hallak (32 ans), qui travaillait et fréquentait une école spécialisée dans la vieille Jérusalem. Le pied au cou de George Floyd, de João Pedro et d'Iyad el-Hallak est le même pied qui étouffe le peuple vénézuélien, qui souffre chaque jour de la guerre hybride que lui mènent les États-Unis.

Chaleureusement, Vijay.

**Traduit de l'anglais par Claire Savina.*